

Vittorio Frigerio

La *Quinzaine littéraire* 954, du 1er au 31 août 2008. « Du roman populaire au roman grand public en France de 1950 à nos jours ». Dossier composé par Claude Grimal. ISSN 0048-6493

Une hirondelle ne fait pas le printemps. Mais quand elles commencent à se multiplier, on est en droit de se montrer plus optimiste. Certains signes ne trompent guère, et le fait que la *Quinzaine littéraire* ait consacré un numéro au roman populaire est un de ceux-là, l'indication évidente d'une consécration, lente tant qu'on voudra, mais croissante, de la légitimité du « populaire » en tant que domaine d'études littéraires. Ou si on ne veut pas chanter victoire trop vite, du moins l'aveu de l'importance d'un champ dont il ne faisait encore naguère pas du tout bon parler, et qui, sous diverses loupes théoriques et depuis désormais plusieurs décennies, révèle nombre de richesses insoupçonnables pour ceux (critiques littéraires surtout) dont les préjugés esthétiques ou idéologiques bornaient la vue et l'entendement. Claude Grimal réunit un dossier varié dans lequel figurent bon nombre de signatures que les lecteurs de *Belphégor* reconnaîtront sans peine : Jacques Migozzi, Paul Bleton, Loïc Artiaga, Matthieu Letourneux, Daniel Couégnas...

Le dossier est divisé en quatre sections : « Généralités » (nettement la plus intéressante, réunissant des réflexions théoriques et historiques), « Des genres, des éditeurs » (traitant entre autre choses du roman d'espionnage, de la science-fiction, du polar, de la fantasy et de l'autobiographie populaire), « Des héros » (avec des présentations de divers personnages du roman populaire français, dont Maigret et San Antonio, en plus de James Bond), et « Quelques auteurs » (notamment Marc Lévy, Satyajit Ray, Jean Ray et Henri Vernes parmi d'autres).

La première section réunit donc des articles de Migozzi ("« Le roman populaire » : du mauvais genre à la reconnaissance ?"), de Bleton ("« Métamorphoses du roman populaire »"), de Grimal ("« Best-sellers »"), de Letourneux ("« 'J'ai pas vu le film, mais j'ai acheté le livre'. Littérature populaire et culture médiatique »"), de Couégnas ("« Emotions de lecture, besoin de récit. Impressions d'un consommateur multimédiatique de la seconde moitié du XXe siècle »") et d'Artiaga ("« Les études sur le roman populaire [XIXe-XXe siècles] »").

L'argumentation ne surprendra pas les spécialistes du domaine, mais les articles présentés ont le mérite de condenser, parfois en quelques formules frappantes et synthétiques, les éléments de base d'un débat qui ne date pas d'hier. Migozzi donne le ton : « Sans se complaire dans le relativisme culturel, est-il néanmoins possible, en 2008, 'hypocrite lecteur, mon semblable, mon frère', de reconsidérer d'un oeil dessillé et sans schizophrénie intellectuelle les 'usages' du roman populaire, dans leurs réalités plus contrastées, plus ludiques et moins 'dominées' que ne l'a trop longtemps prétendu le regard savant ? » (p. 6) Question rhétorique, comme faire se doit, à laquelle répondent par l'exemple les études suivantes.

Bleton évoque de la manière encyclopédique qui lui est coutumière la multiplicité époustouflante des productions populaires, tant au niveau des auteurs et de leurs pseudonymes qu'à celui des maisons d'édition ou des genres dans lesquels elles se spécialisent, et souligne comment « La 'seconde révolution française' (Henri Mendras) en matière culturelle aura fortement sinon complètement vidé de sa substance l'opposition culture bourgeoise / culture populaire héritée de la longue période antérieure, apparemment stable. Or, effet de moyennisation et d'homogénéisation dû à la culture médiatique et reflétée par elle, la classe détentrice du capital culturel n'ayant plus les moyens de détenir seule les procédures de légitimation, d'imposer sa hiérarchisation, émergent à sa place de multiples foyers d'attribution de valeur. » D'où, un mouvement progressif vers la création d'une culture contemporaine dominée dans ses formes les plus voyantes et les plus diffusées par une faune et une flore romanesque distante plusieurs années lumières de ce qu'un encyclopédiste, même parmi les plus libéraux, aurait pu rêver.

Grimal se penche sur ce phénomène relativement récent encore, et bien difficile à circonscrire, qu'est le best-seller, objet généralement méprisé par les gardiens du temple, et souligne ses particularités, qui en font un phénomène impossible à réduire tout simplement à un calcul statistique des ventes, car « Le palmarès est affaire de 'communication' plus que de vérité des faits et d'information fiable. Certains types de livres d'ailleurs n'y figurent jamais, comme ces romans à tirage considérable produits par ce qu'on peut appeler l'industrie culturelle de masse. » Dans sa discussion de « cet objet quasi-magique, capable de rendre riche et célèbre du jour au lendemain », il identifie trois tendances : « la persistance du roman en tête des listes [...], la place prépondérante des ouvrages traduits de l'anglais [...] et l'extraordinaire augmentation des chiffres de ventes. »

Letourneux élargit la discussion à l'univers entier qui se développe à partir de la création originale (films, produits, publicités, jouets, jeux et ainsi de suite), et conclut que « La logique est celle du recyclage, de la déclinaison, de la sérialisation et du produit dérivé ». Discutant du rapport étroit qui unit dès ses débuts la culture de masse et l'illustration, il tente de prendre « la mesure de ce va-et-vient entre code verbal et code pictural dans toutes les productions populaires », s'interrogeant sur les « pratiques culturelles très particulières qui se développent » et concluant avec justesse que « C'est autant en termes de culture médiatique, qu'en termes de littérature populaire que doivent se penser certaines productions contemporaines ».

Couégnas enquête sur les modes de lecture de « l'immense 'classe moyenne' caractéristique de la société démocratique occidentale » et sur sa diversification, ainsi que sur « les pièges de l'illusion référentielle », se demandant dans quelle mesure le lecteur demeure susceptible d'y tomber. Il revendique l'importance d'un « engagement affectif » même dans l'acte critique, qui ne perd pas de son objectivité parce qu'il se penche sur une production aimée « qui n'est pas conforme (aux normes littéraires, esthétiques, morales, politiques du moment). » La conclusion, qui peut paraître évidente à un lecteur non prévenu, sonne néanmoins comme une nouveauté lorsqu'on connaît les habitudes mentales d'un certain milieu critique : « Vivre de grandes émotions de lecteur et de spectateur n'exclut pas d'en faire l'analyse ».

Artiaga détaille ce que l'on considérait naguère la « nécessité prophylactique » de la lecture du roman populaire, où le critique lisait « sans plaisir et en marquant

ostensiblement son dégoût », « pour mieux connaître l'ennemi littéraire et le combattre efficacement ». Ayant identifié « la suspicion idéologique qui marquait la saisie scientifique de la culture de masse », il conclut justement sur un *caveat* que les chercheurs contemporains feront bien de garder à l'esprit : « l'intellectuel doit prendre garde de ne pas transposer au sein de son champ de recherches de nouveaux classements implicites, valorisant certaines formes du populaires par rapport à d'autres, au nom d'une littérarité injustement négligée par la recherche institutionnelle ».

L'ensemble de ces brèves études, qui fournissent un état des lieux clair et concis de la situation de la critique contemporaine dans le champ infiniment vaste du « populaire », représente un outil pratique pour ceux qui veulent s'en approcher sans idées préconçues. Et leur parution dans une publication qui n'est pas particulièrement connue pour son hardiesse théorique montre bien l'évolution qui est en train d'avoir lieu au sein des milieux qui établissent « l'échelle hiérarchique de la dignité littéraire » (Couégnas).